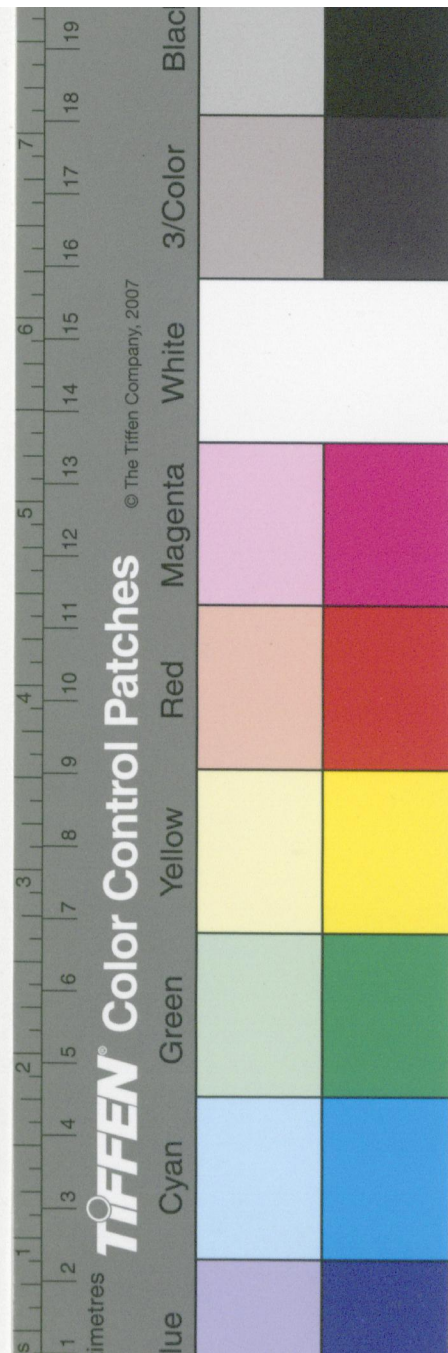


Paris, av. de Villiers 147
le 24 mars 1900

Mon gros et grand chéri,
je te remercie de ta belle
lettre en français et des bonnes
notes que tu me communiquas.
J'ai en une lettre de maman
ce matin et en t'écrivant,
je vous réponds à tous les
deux.

Le temps reste toujours
terriblement sibérien ici.
Le thermomètre ne dépasse

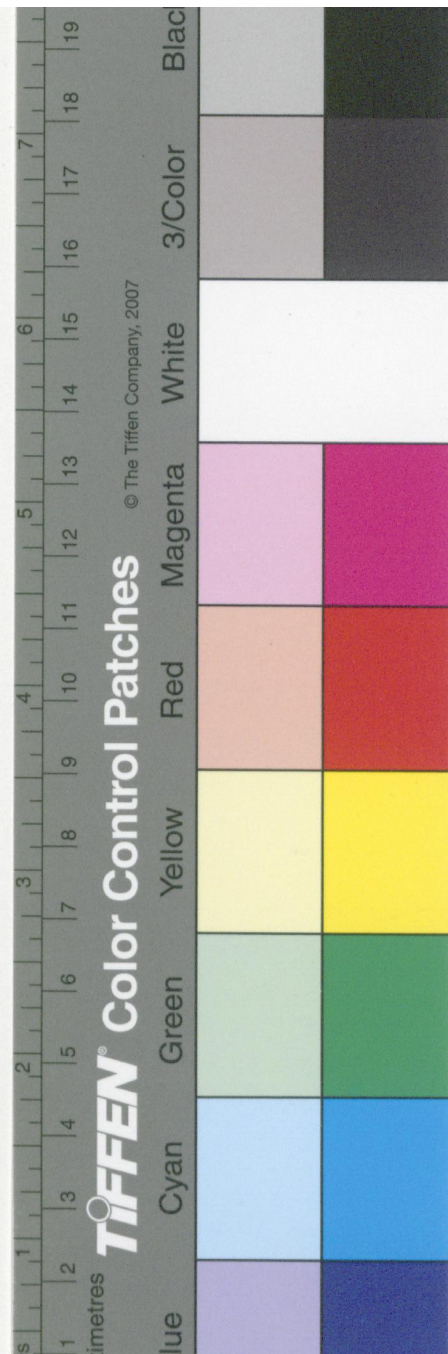


guère un ou deux degrés,
et il fait un vent à
décorner les boeufs. Hier
j'ai passé toute la matinée
dans la cave de nouveau
palais des Beaux Arts, à
Compter les caisses (les nôtres
sont toutes arrivées), et
je t'assure que je n'avais
pas chaud. J'aurai, je l'espère,
quelques journées d'un peu
plus libres pendant que
les menuisiers travaillent aux
grandes cloisons. Mais il faut

tout de même rester dans
ce terrible palais où il n'y
a pas de porter encore et
où tous les vents passent
à leur aise.

Hier quand j'étais chez tante
B., j'y ai trouvé Elsa Born.
Comme ces deux dames avaient
très froid, je les ai conduites
à l'atelier où je leur ai donné
du thé et du vin de porto,
gateaux et confitures.

Je dîne assez souvent à
la pension de Bertha, 68 rue
Jouffroy. Loulou n'y est plus,



Je suis allé chez M^{me} Pasture et chez les Vallery-Trévis
on l'a renvoyé à la Martinique
chez ses parents. - M^{lle} Caroline
et le Cuisinier me demandent
toujours de tes nouvelles. Ils
ne veulent pas croire que tu
es plus grand que tante B.
Maintenant. Il n'y a pas de
Messeurs à la pension maintenant,
excepté Carlos. Deux dames russes,
2 autrichiennes, 3 suédoises, les
demoiselles Bennett, M^{lle} Baltcheff
et Bertha, voilà les pensionnaires.
Au revoir mon cher petit,
embrasse bien ta mère et mapan,
travaille ton finnois et écris moi
souvent ton pi

